

Je me suis engagée dans l'alpha comme je suis entrée en poésie

Marie ITO
Formatrice bénévole à Lire et Ecrire Brabant wallon

Je me suis engagée dans l'alpha comme je suis entrée en poésie, et en poésie « *comme on entre en dissidence* », dit si bien Dominique Aguessy, sociologue et écrivaine. Je suis formatrice volontaire en français pour non francophones et j'ai rejoint Lire et Ecrire en 2004 pour tirer une antenne de l'association jusqu'à La Hulpe. L'endroit où je travaille s'appelle *l'Espace Trait d'Union*. C'est la salle de réunion du CPAS, endroit qui m'a été offert dans l'optique d'un partenariat dont le président m'a clarifié tout de suite les enjeux : « *Nous ne considérons pas cet endroit comme un centre public d'aide sociale mais comme un centre public d'actions sociales* ». Ces propos s'accordaient assez bien à mon projet car ils me permettaient de croire à une composition de bonnes volontés, non de bons samaritains mais de deux forces potentielles, aidé-aidant, qui, d'une situation de départ particulièrement malaisée, veut relancer une dynamique de l'action dans une perspective d'un meilleur développement souhaité par les personnes qui viennent frapper à la porte. Jusqu'à présent, je n'ai pas été déçue par l'esprit qui y règne.



Je me suis engagée dans l'alpha comme je suis entrée en poésie. Si celle-ci peut être, d'une part, une contemplation de l'existence dans toute sa nature, elle 'fleurit', d'autre part, des extrêmes et des excès des individus au sein du genre humain. La tâche que j'ai entreprise ici en alphabétisation vient du fait que, comme certains, je suis très concernée par les difficultés d'exil d'amis rencontrés tout au long de ma vie. Autant que par la complexité de l'adaptation des immigrés en général. Mais par-dessus tout, par l'ignorance dont l'être humain est affublé où qu'il vive, dans un espace dit 'civilisé' ou ailleurs. Je me suis rendu compte que l'une des clés de la recherche personnelle et de l'instruction dans son éventail le plus large, passe par la lecture afin de glaner, jusqu'au lointain passé – au-delà de la simple information – des réponses peut-être, une objectivité plus accessible à un moment précis, et cela dans tous les domaines qui nous sont et pourraient être un tremplin dans notre quête de vie.

Alors si je peux tenter une première efficacité en ce sens, c'est dans l'exploitation de cette capacité qui est mienne pour l'instant (et que je tente d'entretenir et d'enrichir, entre autres, grâce aux formations qui me sont offertes), l'enseignement d'une des langues du pays qui permettrait à toute personne en difficulté de lecture, d'écriture ou du langage, d'ouvrir une vaste porte sur le monde dans son espace-temps. Ce que je crois être, dès lors, un facteur précieux d'aide à la conscientisation et transformation des causes et effets de la castration, du musèlement, de la censure, du rejet entre autres souffrances et, au-delà, des préjugés. J'ai été particulièrement ravie de découvrir l'esprit de l'enseignement que prônait, tout au long des formations, l'association Lire et Ecrire. Et ce que je retiens, c'est cette appellation 'auto-socio-construction des savoirs' qui m'inspire mon attitude d'enseignante, tirant l'enseigné vers le haut, jusqu'à même se faire dépasser, pour extraire ensemble naturellement, à l'écoute, en consensus, en parallèle, les savoirs aux fins d'un enrichissement mutuel pour une meilleure communication.

Depuis 2004 donc, il vient dans mon groupe local, des primo-arrivants de toutes nationalités. Les motivations de ces personnes à la formation ne proviennent pas toujours d'elles-mêmes, d'un réel besoin conscient au départ. Perturbées par les derniers événements qui les ont poussées à fuir pour survivre, ces personnes sont dirigées vers mon lieu de travail par les assistants sociaux qui les conseillent. A La Hulpe, ces assistants sont conscients du 'vide' qui les emplit, de l'angoisse, de la confrontation avec l'inconnu, de l'attente d'une régularisation de leur séjour en Belgique, attente qui s'accompagne de nombreuses interviews et de contacts quelquefois nébuleux avec les avocats qui leur sont désignés. Ces difficultés se cumulent avec une dégradation de leur

santé, suite aux troubles psychosomatiques, parfois très graves, qui les affectent tout au long du chemin. Pour deux familles qui viennent juste de quitter la commune avec leur nouvelle carte d'identité, ce temps d'attente s'est compté à un peu plus d'une décade, le temps de perdre la main au métier qu'elles exerçaient au pays, le temps qui leur aurait permis, si elles avaient obtenu cette régularisation plus tôt, de ne plus dépendre du CPAS ou de l'Etat, mais au contraire, de pouvoir contribuer de tout bon gré à la vie sociale de leur pays d'accueil, ont-elles fait remarquer. Les assistants sociaux sont conscients de l'insupportable dépendance à laquelle les primo-arrivants sont attachés entre-temps ; ils savent que c'est grâce à la socialisation qui se fait notamment sur le lieu de formation – souvent avec d'autres immigrés ou 'anciens' exilés – qu'ils développeront, pour la plupart, l'intérêt et la curiosité pour se lancer dans l'apprentissage d'une autre langue, afin d'évoluer dans leur nouveau milieu et d'y transplanter leurs racines. Il n'est pas rare, cependant, malgré la gratitude reconnue pour leur prise en charge transitoire, que ces personnes exilées, tellement affligées, me demandent d'arrêter le cours ou de faire une pause parce qu'il leur est impossible de se concentrer. Trop de craintes, trop de déceptions par rapport à la paix et la protection escomptées, trop de souvenirs archipénibles, de disparitions là-bas de membres de leur famille morcelée et autres horreurs les assaillent, et fument, et sont causes de moments de crises à la maison. Il m'arrive alors, pour autant que les conditions s'y prêtent, d'arrêter le cours, de rassembler toutes les techniques possibles de la communication, grappillées sur l'instant, pour tenter de se parler, de comprendre le fond de l'émission des sons qui sortent. Alors je tranche dans ce que j'avais initialement prévu pour ce jour-là. Et j'écoute leur vie qui tente de se dire. Nous échangeons nos connaissances et nos points de vue, même si peu qu'il soit possible de les dire, avec des mots pris dans d'autres langues, des jargons et autres gestes. Plus tard, les choses reprennent leur cours et nous quittons *l'Espace Trait d'Union* quelque peu apaisés, avec un peu plus d'espoir pour continuer à vivre.

Par la fonction que j'exerce au sein de Lire et Ecrire, j'ai découvert l'existence d'autres responsabilités, celles qui incombent à tout un chacun dans l'aide sociale. Dans les cas les plus graves, on ne se pose plus les questions de savoir quelles sont les responsabilités attachées à la fonction. Il est du devoir d'apporter une contribution pour tirer, d'urgence, toutes les ficelles (avocat ou autre aide dans l'administration) qui pourraient exempter l'apprenant exilé de l'expulsion (non pour des questions de droits mais pour des questions administratives). Une non intervention pourrait avoir pour conséquences le rejet au pays d'origine et l'ouverture des portes d'un véritable

enfer dont j'ai entendu des témoignages directs, saisissants et dont j'ai pu, de visu, confirmer la véracité, par des traces corporelles, notamment.

Apprendre, par une association d'alpha, une telle participation citoyenne, centre la réflexion sur les conditions d'exil trop méconnues. L'on dit « *ce que l'on ne voit pas n'existe pas* ». Il en va de même pour l'expérience. Les causes de l'exil sont une souffrance. Dans le laps de temps que requiert 'l'adaptation', il est question, au-delà du respect des lois établies, de trouver un équilibre entre référents culturels et culturels du pays d'origine et du pays que l'on dit 'd'accueil'. Cependant ici, sur ce territoire commun, les heurs qui émanent des autochtones autant que des 'anciens exilés' que j'oserai dire « *quelque peu reposés* » – c'est-à-dire ceux qui, vivant entre rupture et continuité, baignent néanmoins dans les souvenirs et craignent ici d'autres représailles des antagonistes de leur pays d'origine – sont les raisons du stress que j'entends à l'*Espace Trait d'Union*. Cela relance le questionnement sur les responsabilités des uns et des autres dans ce qui nous arrive. Dans cette tendance à privilégier l'Avoir à l'Être aujourd'hui, à s'adonner à l'absence d'écoute, la stagnation dans l'ignorance de la réalité qui pousse à l'exil et à la migration, l'indifférence à la politique, l'on se défait des pierres de l'édifice qui nous tient en équilibre.

Ce que j'écris ici n'est pas une lamentation de plus à ajouter à quelque mur. Pour reprendre un dit du poète québécois Clément Marchand, qui me sied exactement et qui est mentionné par Cikuru Batumike dans *Lettres à (de) l'amie qui me veut du bien* (recueil publié aux Editions Baudelaire) : « *Le poète est un interprète naturel de ceux qui ont la bouche close.* » Ainsi, dans le poème qui suit, je me fais portevoix, pour mes apprenants aujourd'hui, espérant qu'ils reprennent confiance en eux afin de pouvoir eux-mêmes contribuer, par leur développement dans les arts de la communication, à l'éveil des consciences et de leur propre vie, notamment en découvrant par la lecture, le cheminement des autres hommes et femmes depuis l'origine de l'écriture et, avant cela, de l'oralité des anciens retranscrite plus tard. Je partage l'opinion de Cikuru Batumike – suite aux réalités qu'il observe et qu'il vit, lui-même exilé en Suisse depuis vingt ans – ainsi que de tous ceux qui fuient et ont fui pour vivre, dont l'expression émane d'une volonté de bloquer net le sentiment de victimisation qui engloutit l'être, où qu'il soit né, lui ôte sa sève, l'empêchant ainsi de continuer sa quête de la vie. Dans ses interviews, ses exposés, il suggère d'utiliser l'écriture, la musique, entre autres, qui semblent être porteuses d'espoir, projections de force pour éveiller les consciences. Il parle d'écriture et de poésie, notamment de son écriture en exil, entre rupture et continuité. Ma contribution en alpha demeure donc à toutes ces fins.

Portevoix

*Bombes
Kalashnikov
Et lames des humains
A chaque clignement de paupières
Jusqu'à ces continents
Où l'on abat les frontières.
Esclaves de nos mémoires
Nous entretenons, de loin
Les tombes de nos morts qui ont pourri
Entremêlés au soleil, à la pluie
Dans le sang et les carcasses mutilées.
Dans ce tunnel infernal
L'écho de nos pas s'allie
A ceux de nos démons qui nous martèlent.
Mais nos anges les retiennent,
Les brides solides et serrées.*

*Arrête !
Toi qui fus à partager le blé
Récolté de la même patrie !
Ote de ta bouche rebelle
Tes harcèlements sur ce sol
Où déjà tu as reposé
Les affres de ton cœur affolé !
Jette à la lumière de ta raison
Le feu de tes bannières oppressives
Raidies contre tes faux ennemis
Qui comme toi ne portent les ombres
Qui te firent échouer ici.*

*Œuvrer nulle place à nos rancœurs
Où le passé n'a guère emboité
Le pas digne aux sages qui jadis
Foulèrent notre terre à tous deux.
Toi qui vote en terre d'accueil
Es-tu assis en ce métro
pour faire briller l'éclat
Sur tes dagues damassées
Nourrissant secrètement
Force et espoir de rendre
A ceux de l'avenir
Ta 'juste' vendetta
Au cœur de cette nation
qui ne nous restituera
Ni nos berceaux ni nos mères ?*

*Adaptation
Terre d'exil
Mille terrassements !*

Marie ITO

Poème inspiré à la fois par un récit de mes apprenants kurdes qui, en 2005, ont été victimes d'un comportement raciste et par les affrontements qui ont opposés Turcs, Kurdes et Arméniens à Saint-Josse et à Schaerbeek en 2007.